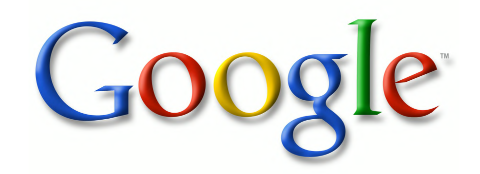
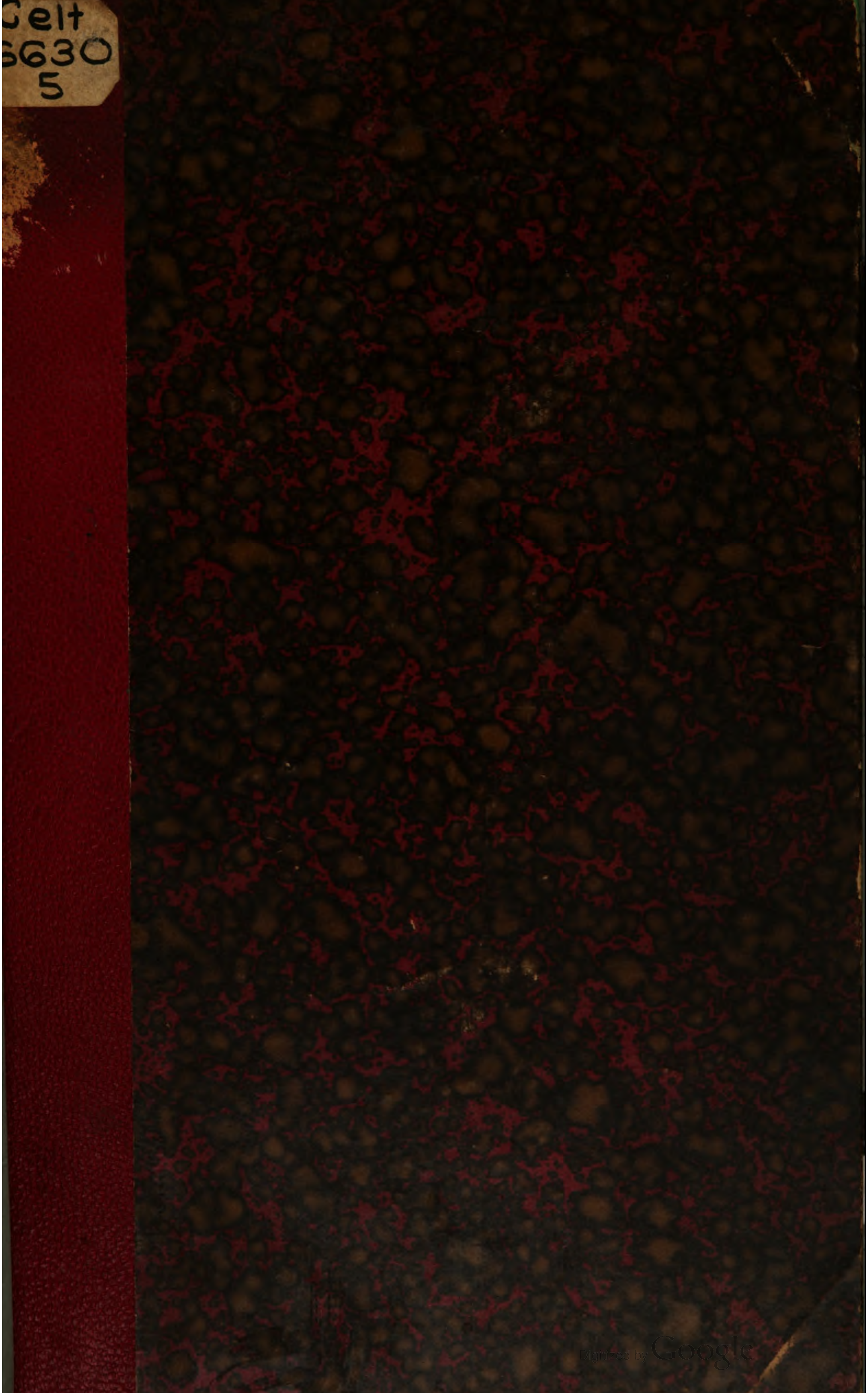
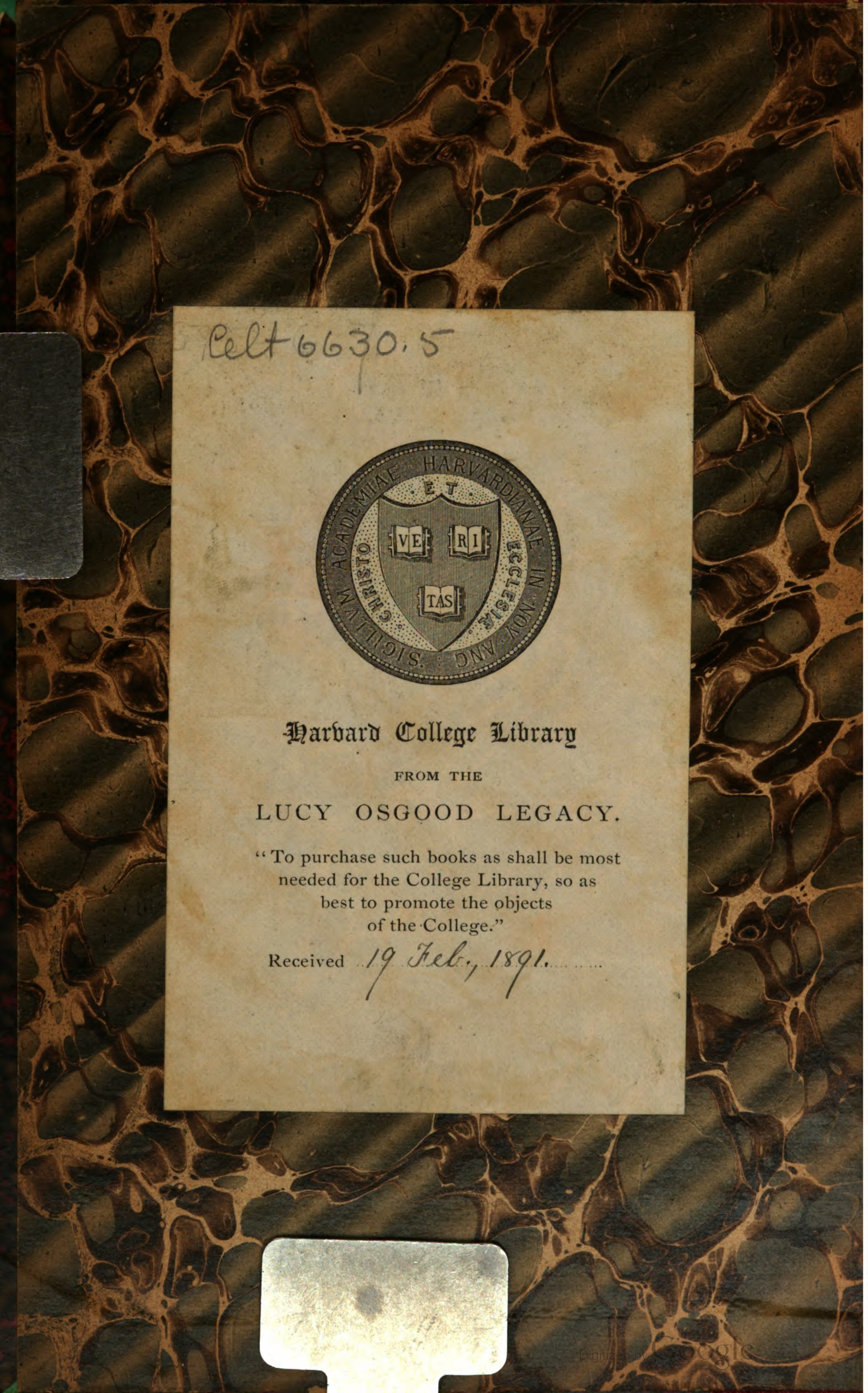





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LA POÉSIE BRETONNE

DEPUIS LE VIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

LA
POÉSIE BRETONNE
DEPUIS
LE VIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

ALCIDE LEROUX

Président de la Société Académique de la Loire-Inférieure.

NANTES,
Mme Vve CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE,
Place du Pilori, 5.
L. MELLINET ET Cie, SUCrs

25 novembre 1888

LA

POÉSIE BRETONNE

DEPUIS

LE VI[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Pendant plus de mille ans, l'humanité a passé au pied des monuments d'Athènes presque sans y jeter un regard. Les Grecs eux-mêmes les ont vus s'écrouler sans étonnement et souvent ils ont contribué à les détruire. Pendant plusieurs siècles, les habitants des bords du Rhin, comme ceux des rivages de l'Océan, ont traité de « style barbare » l'architecture des cathédrales du moyen âge ; il y a soixante ans, ils s'agenouillaient sous les voûtes sombres et sous les arceaux gothiques, sans les admirer. Il y a un demi-siècle, les fils des Gaulois, des Arvernes et des Venètes qualifiaient de « jargon informé » la langue de leurs pères et disaient qu'il fallait au plus tôt la faire disparaître du monde. Chefs

de l'enseignement et du pouvoir se liguaient pour atteindre le but plus promptement et enchaînaient cette langue dans la bouche des enfants qui l'avaient apprise de leurs mères.

Aujourd'hui, Athènes rassemble pieusement les débris de son Parthénon et édicte des peines contre quiconque dérobe un morceau de pierre sur le sommet de l'Acropole; Mycènes fouille son sol, et avec des fragments de statues mutilées compose des musées qui font accourir vers elle des légions d'artistes et leur arrachent des cris d'admiration. Aujourd'hui, l'antique Gaule, éprise de ses vieilles cathédrales, construit par milliers des temples inspirés des églises du moyen âge; on dirait que le sol va, comme au XIIIe siècle, se couvrir d'une blanche végétation de flèches aériennes. Aujourd'hui, enfin, la langue des premiers habitants de l'Europe occidentale, la langue des druides, la langue de nos pères, en un mot, est environnée d'égards. Des savants, appartenant à toutes les races civilisées, s'efforcent de reconstruire cette langue méconnue; les uns fouillent les manuscrits poudreux, les autres prêtent l'oreille aux discours et aux chants des naïfs habitants de l'Armorique et du pays de Galles, rétablissent un à un les mots défigurés ou fixent les règles de la syntaxe et de la prosodie. Antiquaires et philologues luttent de perspicacité et de zèle pour arriver à percer les ténèbres; un mot tracé sur un fragment d'urne funéraire, sur un tronçon d'épée, suffit parfois pour jeter la lumière sur une question obscure; un couplet chanté par un berger des montagnes d'Arez suffit pour dissiper un nuage.

Depuis que le mouvement a commencé, que de richesses ont déjà été amassées! Et ce sont les esprits les plus distingués et les plus patriotiques, ce sont les Le Gonidec, les de la Villemarqué, les de Courson et les Troude qui ont donné l'impulsion; ce sont eux qui l'ont dirigée. Depuis, le mouvement continue. Ce n'est pas seulement la Bretagne qui étudie

la langue celtique : c'est l'Angleterre, c'est l'Irlande, c'est l'Allemagne elle-même, l'Allemagne jalouse d'être notre rivale en science comme elle l'a été sur le champ de bataille. Entraînés par cet élan, ceux qui sont à la tête de l'instruction publique en France se donnent à eux-mêmes et donnent à leurs devanciers un éclatant démenti. Par une étrange contradiction, tout en continuant de combattre la langue celtique dans l'école primaire, ils fondent des chaires, pour son enseignement, dans la capitale et dans les grandes villes de notre pays.

Faut-il féliciter les linguistes, les savants et le pouvoir de leurs efforts pour faire revivre la langue celtique ? En vaut-elle la peine ?

Poser cette question, c'est demander si elle est digne d'être sauvée de l'oubli la langue qui a été celle d'une portion considérable de l'humanité pendant des siècles ; celle d'une race généreuse jusqu'à l'héroïsme, brave jusqu'au mépris de la mort ; celle d'une race qui, même vaincue, ne voulut pas se laisser corrompre, et rejeta la religion des Romains et leurs mœurs énervantes ?

La langue d'un peuple, c'est la forme sous laquelle s'est traduite la pensée de ce peuple ; elle reflète son caractère, son tempérament, son génie, son âme ; elle est un monument vivant et personnel qui émane de lui plus que la statue n'émane de l'artiste ; et, à ce titre, elle nous parle du passé mieux que l'empreinte faite sur le sol, mieux que l'architecture. La langue celtique est le monument le plus certain et le plus précieux qui nous rappelle notre berceau et notre histoire. Par ses rapports étroits avec les langues asiatiques, elle nous en dit plus long qu'aucun historien sur notre origine.

D'ailleurs, la langue celtique fut celle d'une nation qui n'aimait pas seulement l'ivresse et la guerre. La harpe lui

était aussi chère que l'épée. « La musique et la poésie, a dit un historien, sont pour le Celte plus qu'un plaisir, c'est un besoin; il en a fait une institution. » Honneur donc à cette langue en laquelle chantaient les bardes et les druides sous les grands chênes, autour des dolmens et des menhirs sacrés ! Honneur à cette langue, qui fut celle de nos rudes ancêtres, quand ils poussaient leurs cris de mort contre l'envahisseur et quand ils chantaient l'indépendance de la Bretagne et de la Gaule (1) !

(1) Ce n'est pas seulement une raison d'affection et de sentiment qui doit nous attacher à la langue celtique. Non; elle a un rôle plus important encore et plus utile que celui de nous attendrir et de nous charmer, en nous rappelant nos héros et nos saints. Tout le monde connaît désormais les études et les découvertes de la linguistique. Depuis que des hommes doués de je ne sais quel esprit divinateur, exhumant les blocs délaissés des bords du Nil et de l'Euphrate, ont soulevé le voile qui recouvrait des écritures inconnues; depuis que Champollion et ses disciples ont retiré de l'oubli, j'allais dire du néant, les langues de Ninive, de Memphis et de Thèbes, le monde savant a été pris d'une soif dévorante de reconstituer l'histoire et la généalogie des langues; il a fouillé, creusé dans le passé pour retrouver les liens qui rattachent les langues entre elles et il a trouvé ces langues entassées comme les couches géologiques successivement déposées par les siècles dans les entrailles de la terre. Il a découvert des rapports de parenté entre des langues qui semblaient n'avoir aucune communauté d'origine. En ce moment même, cette science de la linguistique marche à pas de géant; elle est arrivée à réduire les langues à trois grandes familles : la famille *sémitique*, la famille *aryenne* ou indo-européenne et la famille *touranienne*. Un grand nombre de savants prétendaient que ces trois familles n'avaient aucun rapport de parenté et qu'elles avaient pris naissance indépendamment les unes des autres. Or, voici que l'on commence à s'apercevoir que la langue celtique, qui appartient à la famille aryenne, mais qui en est le rameau le mieux conservé, le seul conservé avec la forme *agglutinante*, se rattache par une foule de points à l'*assyrien* et à l'hébreu, qui rentrent dans la famille sémitique, et au *sumérien* qui représente la famille touranienne. De sorte que, par un hasard étrange, cette langue méconnue et presque méprisée va jeter une lumière éclatante sur la question ténébreuse et servir de trait d'union. Nous ne retrouverons

N'est-il pas vrai, quand on arrête sa pensée sur l'histoire et la destinée de la langue celtique, qu'on se prend à l'aimer plus fort et à la vénérer? En pensant à cette langue qui nous était propre, cette langue qui était celle de notre indépendance, celle que nous avions apportée de l'Orient quand nos tribus indomptées, quittant les plateaux de l'Asie, il y a quarante siècles, traversaient l'Europe stupéfaite et tremblante, n'est-il pas vrai qu'on se sent pris d'un vague regret; qu'on se demande pourquoi elle a cessé d'être la nôtre? Ah! elle serait encore la nôtre, sans cette fatale invasion romaine qui avait courbé sous le joug toutes ces nations que Rome appelait barbares; elle serait encore la nôtre, peut-être, si nos peuplades vaillantes eussent été moins divisées entre elles, plus unies dans leur héroïque résistance. Elle serait notre langue et elle ne serait ni moins élégante, ni moins harmonieuse, ni moins limpide que notre langue actuelle. L'Allemagne a bien su faire de la langue

pas la langue mère qui a disparu, sans doute au moment de la confusion des langues ; mais nous saurons que la langue assyrienne et la langue sumérienne sont sœurs de la langue celtique et, par conséquent, sœurs entre elles, comme Sem et Cham sont frères de Japhet dont nous descendons.

« Quelle n'est donc pas la destinée de la langue celtique ! comme l'a dit un savant. Naître au moment où meurt l'unité primitive; vivre plus de deux mille ans dans l'isolement et dans l'oubli, sans laisser dans le monde d'autre trace de son passage que la diffusion de ses racines, ni d'autre monument de son génie que son intégrité ; subir avec une égale impassibilité la pression du latin et les séductions du français ; n'opposer aux atteintes de l'ignorance et de la sottise, de la souffrance et de l'incurie que son immortelle vitalité; ne trouver d'abri sûr, de vigueur et de grâce que dans les bouches les plus simples; puis, lorsqu'on la dit mourante, se voir enfin reconnue, par les langues ressuscitées, comme une amie d'enfance, et par les langues vivantes, comme une mère trop longtemps méconnue; telle a été la destinée de la langue celtique. Dieu l'a ainsi conduite jusqu'aux extrémités du monde et des siècles, pour être le témoin toujours vivant de l'unité primitive du langage et de sa providentielle confusion. »

*

saxonne une langue dont elle est fière, et que l'Europe admire. Pourquoi donc les descendants des Gaulois rougiraient-ils de parler la langue de leurs ancêtres? Pourquoi se montreraient-ils si heureux d'avoir adopté la langue de leurs vainqueurs?

Mais ce n'est pas l'antiquité d'une langue, ce n'est pas même le caractère du peuple auquel elle appartient qui en fait le vrai mérite aux yeux des hommes. Non, c'est par sa littérature, c'est surtout par sa poésie qu'on juge une langue dans sa valeur intrinsèque.

Et d'abord, la langue celtique a-t-elle une littérature, a-t-elle sa poésie? Qui oserait demander si la langue qu'on a appelée la langue des bardes (barde veut dire poète), si la langue qui ne s'écrivait pas, mais qui se chantait, avait sa poésie? On le sait, les Celtes n'avaient pas de livres, et pourtant les druides étaient des hommes savants chargés d'instruire le peuple. Législation, histoire, traditions, enseignement religieux, tout était traduit en langage rythmé, en poèmes. Ces poèmes s'apprenaient de mémoire et se transmettaient de génération en génération, sans altération sensible du sens et des paroles. Comment ne se prêterait-elle pas à la littérature, à la poésie, la langue de ce peuple à l'imagination ardente et naïve qui aimait le murmure du vent dans les bruyères et qui le prenait pour les soupirs des âmes; de ce peuple qui aimait d'un amour si profond sa patrie, la liberté, et les voûtes sombres formées par les forêts séculaires; de ce peuple qui a encore aujourd'hui des costumes ravissants, des fêtes touchantes et des traditions qui font pleurer?

Mais quelle sera la littérature? Quelle sera la poésie *bretonne-armoricaine?* Nous disons la poésie bretonne-armoricaine pour la distinguer de la poésie galloise dont la destinée fut différente après la grande émigration du Ve et du VIe siècle.

La poésie bretonne reste évidemment une poésie populaire, parce que les œuvres qu'elle a produites émanent du peuple. Voici pourquoi elles émanent du peuple. Tant que la langue celtique a été la langue officielle en Armorique, la classe lettrée parle latin et écrit en latin; après l'annexion de la Bretagne à la France, la classe lettrée écrit en latin ou en français. C'est le commencement de cette sorte de délaissement de la langue du pays, si bien vengée aujourd'hui. Au lieu d'écrire cette langue, de la fixer, on la dédaigne, on la renie. Mais le peuple, le cœur de la nation, le peuple ne la renie pas, lui. Il n'écrit pas; il chante. Il n'y a pas une fête religieuse, pas une fête profane qui n'ait son chant, son poème; il n'y a pas un saint, pour ainsi dire, pas une solennité qui n'ait son drame en vers destiné à être joué, devant la foule, après l'office divin, pour mettre sous les yeux des fidèles soit la vie du saint, soit le mystère de l'ancien ou du nouveau Testament dont on célèbre la mémoire. Il n'y a pas une guerre, pas un événement mémorable qui n'ait ses *sônes* ou ses *gwerz* pour rappeler aux générations futures le souvenir du fait accompli et le graver dans les cœurs.

Parmi les œuvres poétiques de la langue bretonne, il faut placer *le mystère,* le mystère, sorte de drame le plus souvent religieux et qui fut longtemps dans les mœurs de la France et d'une partie de l'Europe. Le mystère disparut en France vers 1550, à la suite de nombreux abus qui en amenèrent la prohibition. En Bretagne, des arrêts furent aussi rendus pour abolir un usage qui présentait de graves inconvénients, mais là le mystère était tellement dans les coutumes de ces populations avides de spectacles et de mœurs un peu primitives que la Cour de Rennes perdit son temps; l'arrêt rendu par elle le 24 septembre 1753 resta si bien sans effet, que les mystères continuèrent à être joués pendant toute la fin du XVIII•

siècle et qu'aujourd'hui encore, en l'année 1888, on joue des mystères en Basse-Bretagne.

Ce devait être un spectacle fort intéressant que la représentation d'un mystère dans ce pays si pénétré de foi. Qu'on se figure, au milieu d'une grande place comme celle de Pleyben, au pied du calvaire aux cent statues de granit, en face des croupes sombres des montagnes d'Arez, un théâtre bizarre construit avec les planches du menuisier du pays, orné de tentures et de tapis un peu fanés, fournis par l'ancienne famille noble de la contrée. La foule aux costumes étranges sort de l'église à l'issue de la grand'messe; on s'agite, on s'assemble, le biniou et la bombarde sonnent; les acteurs choisis parmi les habitants du bourg sont prêts. L'un d'eux s'avance sur la scène et annonce solennellement qu'on va jouer le mystère de la *Passion de Notre-Seigneur* ou celui de *Monsieur saint Jean-Baptiste*. La multitude prête l'oreille, se presse. La scène se déroule, les acteurs sont drapés dans des costumes qui ne rappellent que de loin les costumes des personnages de la Bible ; la règle des trois unités est rarement observée ; les dialogues sont semés de grosses erreurs géographiques et historiques. N'importe ! l'auditoire s'émeut, s'agite ; il y a des murmures d'approbation ou de protestation, les larmes coulent et les Bretons ne consentent à se séparer qu'après l'épilogue, c'est-à-dire l'allocution d'adieu adressée par le plus éloquent des acteurs à la foule attendrie.

Les mystères étaient tous écrits en vers. Quelques-uns seulement sont imprimés. C'est dans l'intérieur de la Bretagne, au fond des villages les plus cachés, qu'on en a retrouvé le plus grand nombre. Ils étaient écrits à la main sur de vieux cahiers que les pères avaient légués à leurs enfants et que les premiers avaient reçus de leurs aïeux; manuscrits vénérables et noircis par la fumée de l'âtre, tant ils avaient été feuilletés et relus aux longues veillées d'hiver. On

en compte plus d'une trentaine et il est hors de doute qu'en fouillant dans les vieilles armoires de la Cornouaille et du Léon, on en retrouverait un bien plus grand nombre. La plupart ont un sujet religieux. Quelques-uns cependant, comme les *Quatre fils Aymon, Robert le Diable, Le Comte de Goélo, Orson et Valentin, Marie Stuart,* traitent des sujets historiques de différentes époques [1].

Outre les mystères, il fut écrit en Bretagne, au moyen âge, des sortes de poèmes qui, par leur style, rappellent un peu la poésie populaire; tels sont le poème de *La vie de l'Homme* et *Le trépas de Madame la Vierge Marie.*

Pourtant ce n'est pas dans les mystères, ce n'est pas dans ces poèmes primitifs qu'éclate le génie de la muse bretonne. Là où la poésie populaire s'est révélée, là où elle a brillé dans tout son épanouissement, c'est dans les chants des

[1] Parmi ces mystères, la plupart datent vraisemblablement du XVe et du XVIe siècle. Toutefois, on serait fort embarrassé pour leur assigner une date précise. On serait plus embarrassé encore s'il fallait nommer les auteurs de ces pièces bizarres où se reflètent l'imagination et la naïveté bretonnes, avec une teinte de littérature et d'histoire, mais où se révèle aussi l'ignorance de l'auteur. A en juger par le sujet et le style, les mystères bretons appartiennent à la littérature populaire. Ce ne sont pas des esprits cultivés qui ont écrit le *Purgatoire de saint Patrice* et la *Vie de sainte Barbe.* Ce ne sont pas non plus des hommes n'ayant aucune connaissance de l'histoire. D'après certains écrivains de valeur, il faudrait attribuer les mystères, non pas au clergé breton, mais aux clercs, c'est-à-dire à des jeunes gens qui, s'étant destinés à la carrière ecclésiastique, renonçaient à leurs études, puis revenaient au sein de leurs familles et de leurs villages reprendre la vie calme du paysan. Rejetés par la destinée au milieu des landes et des champs de blé noir, mais l'âme touchée par la muse de l'histoire et de la poésie, l'imagination éveillée par les souvenirs de la Bible ou de la mythologie, fils des Bardes, ils sentaient passer en eux le souffle inspirateur et mettaient en vers dramatiques la vie des saints et des héros.

habitants de la campagne; c'est dans les *gwerz* et dans les *sônes* composés et chantés par les bergers ou par les artisans, par les clercs et par les aïeules au coin du foyer, puis transmis à travers les siècles, de bouche en bouche et de génération en génération. Champ immense à peine exploré par les amateurs et les artistes, mine inépuisable d'inspiration naïve, de sentiments frais et profonds, d'émotions inconscientes d'elles-mêmes, mais nées au fond du cœur; concert de mélodies touchantes tombées d'une bouche ignorante, jetées sans art, sans étude, aux brises des landes, aux échos des collines qui bordent l'Odet ou l'Ellé, le recueil complet des chants bretons est encore à faire. Toutefois, des enfants de la Bretagne, pleins de sollicitude, ont déjà cueilli largement dans ce champ fertile. L'un d'eux surtout, M. de la Villemarqué, avec son instinct divinateur, avec ce sens du beau et ce tact mêlé d'une finesse extrême, a eû le mérite d'ouvrir la voie et de reconnaître ces pierres précieuses semées dans la poussière et méconnues jusqu'ici. A celui-là comme à Brizeux, la Bretagne, la Bretagne des paysans devra beaucoup parce qu'il l'aura beaucoup aimée.

Les chants bretons existent par centaines, par milliers; il y en a dans tous les dialectes, sur les sujets les plus différents: sur la guerre et sur l'amour; sur Arthur, le guerrier des temps héroïques, et sur les trépassés; sur le combat des Trente et sur la ceinture de noces. Il y en a de toutes les époques, depuis l'époque de la grande émigration à la guerre de 1871; depuis le VI[e] siècle à l'an 1888. Toujours ces chants, par leur style ou par leurs détails, révèlent qu'ils sont l'œuvre d'un poète contemporain du fait qui est raconté; ils portent en eux-mêmes le cachet de la sincérité; l'artifice en est écarté; on voit à travers les couplets, comme à travers une eau limpide, l'état de l'âme de celui qui a composé la chanson. Il est pourtant une chose que l'on y cherche et

que l'on ne rencontre jamais; c'est le nom du poète ou quelque trait qui permette de le reconnaître ou de le trouver. Ah! c'est que le chantre breton, le barde de nos jours, n'a au cœur qu'un seul mobile quand il chante: raconter un événement, un malheur, un exploit dont il a été témoin, le raconter fidèlement pour en conserver la mémoire, ou bien dépeindre un sentiment qui l'anime, exhaler en une plainte rythmée l'émotion de son âme, la peine qui l'oppresse. Quant à penser à lui, à sa personne même, quant à penser à l'honneur qui pourrait lui en revenir, cela ne saurait tomber dans son esprit: sait-il seulement qu'il y a un mérite à raconter fidèlement, à traduire sa douleur ou sa joie d'une manière touchante? Il s'inquiète peu, d'ailleurs, du soin d'attendrir les autres. Il parle ou plutôt il chante comme l'oiseau plaintif au fond des taillis qui sont au bord du Scorf.

Voilà pourquoi il ne dit même pas son nom, pourquoi il ne signe pas son œuvre; d'ailleurs il ne sait pas écrire. L'ami qui l'entendra chanter sa chanson connaît son nom et sa voix; il la répètera et elle volera de bouche en bouche; elle franchira les vallées paisibles et vertes, les cimes du Ménez-Du; elle volera sans être écrite, à l'insu même de son auteur.

C'est sans doute là ce qui fait que cette poésie est si naturelle, si humaine; ce qui lui donne une saveur pénétrante et une puissance indéfinissable. Être naturel, c'est être homme simplement; d'où vient pourtant que, pour un auteur, ce soit un mérite si rare d'être naturel? C'est peut-être que l'auteur s'occupe plus de plaire à son lecteur que d'être lui-même, que d'être sincère. Voilà pourquoi le barde breton a ce mérite à un haut degré.

D'ailleurs le poète, le rimeur ne se distingue pas du compositeur. C'est-à-dire que l'auteur de la chanson fait ses vers en chantant : musique et parole jaillissent en même temps

de son âme et ne se séparent pas, ne vivent pas l'une sans l'autre. Chez les peuples primitifs il en a toujours été ainsi, depuis Homère jusqu'aux bardes d'Armorique; les bardes même, en composant, s'accompagnaient de leur harpe; la musique soutenait le rythme et rappelait au rimeur la cadence et la mesure des vers.

Bien plus, en Bretagne on compose souvent un sône ou un gwerz en chantant et en dansant. On est réuni pour quelque usage traditionnel, une fête de l'*aire neuve* ou un *pardon;* quelqu'un raconte un événement qui a ému la contrée. On se lève et l'on dit : Faisons une chanson ! Jeunes gens et jeunes filles se donnent la main comme pour danser ; le plus habile chante la première strophe qu'il vient de composer avec le refrain ; il répète plusieurs fois. Tout-à-coup, un second compositeur lance la seconde strophe qui est immédiatement répétée, toujours avec le refrain. Un troisième lui succède et la chanson est bientôt achevée. Voici un passage tiré du *Barzaz-Breiz :*

Ce chant a été composé la veille de la fête de la Vierge, après souper.

Il a été composé par douze hommes dansant sur le tertre de la chapelle.

Trois font le métier de chercher des chiffons ; sept sèment le seigle, deux le moulent menu.

Et voilà faite, faite, ô peuple, et voilà faite, voilà faite la chanson.

Ainsi l'on compose en Bretagne ; ainsi composaient les premiers poètes lyriques de la Grèce ; ainsi composent encore les Arabes de la vallée de Jéricho. La danse rythmée par des paroles, telle est la forme sous laquelle apparaît la poésie à l'origine des peuples.

Elle est donc née la poésie bretonne, elle est née comme les rapsodes d'Homère et quelquefois elle en atteint la sublimité. Ecoutez ce passage d'un gwerz qui a pour sujet le *Tribut de Noménoë :*

L'herbe d'or est fauchée ; il a bruiné tout-à-coup ;
Bataille !
Il bruine disait le grand chef de famille du sommet des montagnes d'Arez ;
Il bruine depuis trois semaines, de plus en plus, du côté du pays des Franks,
Si bien que je ne puis, en aucune façon, voir mon fils revenir vers moi.

Le fils du vieux chef était allé porter à Rennes le tribut de la Bretagne. Un voyageur lui raconte ce qui est arrivé :

Quand on est allé peser l'argent, il manquait trois livres sur cent ;
Et l'Intendant a dit : Ta tête, vassal, fera le poids.
Et tirant son épée, il a coupé la tête de votre fils,
Puis il l'a prise par les cheveux, et il l'a jetée dans la balance.

Le chef de famille, le cœur nâvré, va demander justice au souverain, à Noménoë :

« Nous venons savoir de vous s'il est une justice ; s'il est un Dieu au ciel et un chef en Bretagne. »
Noménoë est allé payer le tribut en personne, tout chef qu'il est.

Seulement Noménoë avait mis des pierres dans les sacs au lieu de pièces d'or :

Le premier sac que l'on pesa, on y trouva le poids ;
Le second sac qu'on apporta, on y trouva le poids de même ;
Le troisième sac que l'on pesa : — Ohé ! ohé ! le poids n'y est pas !

L'Intendant se courbe pour dénouer les liens ; Noménoë s'approche :

Attends, attends, seigneur intendant, je vais les couper avec mon épée.
A peine il achevait ces mots que son épée sortait du fourreau,
Qu'elle frappait, au ras des épaules, la tête du Frank courbé en deux,
Et qu'elle coupait chair et nerfs et une des chaînes de la balance de plus ;
La tête tomba dans le bassin et le poids y fut bien aussi.

....

Vous n'userez plus vos balances d'or en pesant les pierres des Bretons.
Bataille !

Je me trompe peut-être, mais il me semble que ceci n'est pas loin d'égaler certains passages de l'Iliade pour la force et la beauté du récit. Qu'on veuille bien se le rappeler. Ceux qui chantent le Tribut de Noménoë sont les descendants de ces hommes de fer qui, aux jours de l'écrasement de leur patrie par les Saxons, demandaient, non pas œil pour œil, dent pour dent, mais cœur pour œil, tête pour bras, sang pour larmes. Ils appartiennent à cette race qui disait dans un langage féroce, mais sublime : « Il n'est rien de tel que des os d'ennemis broyés pour faire pousser le blé. » Race étrange, qui croyait et qui croit encore qu'Arthur est vivant, Arthur, le héros cher aux Gallois comme aux Armoricains, Arthur, le rempart de l'indépendance bretonne avant l'expulsion de la Grande-Bretagne. Cette race avait au cœur quelque chose d'indomptable et un ardent amour de la liberté. On croirait peut-être que ce caractère a changé. Ecoutez quelques strophes d'une chanson composée en 1870, au moment où l'on était persuadé que les Prussiens allaient envahir la France entière :

Debout, bon gars de la Basse-Bretagne, debout, il faut aller à la guerre.

Les Prussiens veulent opprimer les Bretons.

Vous tous qui aimez la Basse-Bretagne et aussi la foi de vos pères,

Accourez tous, accourez jeunes et vieux, même les femmes, terribles comme des loups furieux pour défendre notre mère bien-aimée !

Tout est bon, pioche, pelle, couteau, faucille, cognée, fourche de fer ou *denn-baz ;* c'est avec ces armes que nos pères vainquirent.

Hommes vomis par l'enfer, mourez tous ! Un jour vos os, disséminés dans nos champs, nous donneront force avoine et froment.

Ce sont les mêmes pensées et, pour ainsi dire, les mêmes expressions que dans la chanson du barde.

Hélas ! la Bretagne elle-même n'a pas empêché la France d'être vaincue ; ce sont moins les ossements des Prussiens que les ossements des mobiles bretons et des volontaires de

l'Ouest qui blanchissent sous les murs de Paris et dans les champs de Patay ; mais l'échec n'a pas abattu les courages et, actuellement encore, le paysan breton pense à la revanche comme l'Alsacien et demande d'un ton calme : Est-ce que nous n'aurons pas bientôt la guerre ?

Oui, les Bretons ont conservé pur dans leurs veines le sang de ceux qui allaient au combat en poussant le terrible cri : *Torr' he benn !* Casse sa tête ! Les femmes, elles-mêmes, nourrissent dans leur cœur cet amour de la patrie et le font passer dans l'âme des enfants qui bégayent en breton sur leurs genoux. Voici deux strophes de la chanson du *Faucon :*

Ce n'est pas pour porter des fardeaux comme des bêtes de somme que j'ai mis au monde mes fils ; ce n'est pas pour piler la lande verte, pour piler la lande rude avec leurs pieds nus.

Ce n'est pas aussi pour nourrir des chiens de chasse et des oiseaux carnassiers ; c'est pour tuer les oppresseurs que j'ai enfanté mes fils, moi !

En avouant que cela est beau, on dira peut-être que c'est sauvage. Oui, mais si l'on songe que ce petit peuple, depuis deux mille ans, a constamment été opprimé, foulé aux pieds ; qu'il a été vaincu, sinon soumis par les Romains ; qu'il a été écrasé maintes fois par les Pictes, les Scots et les Saxons ; qu'enfin il a été chassé, malgré sa valeur inouïe, chassé violemment du sol qu'il avait, jusque-là, défendu au prix de son sang ; si l'on songe que cette poignée de héros, à peine débarquée en Armorique, a été l'objet constant de nouvelles attaques de la part des Franks ; qu'au moyen âge, ce peuple s'est vu déchiré par des conquérants avides ; qu'aujourd'hui encore il est un peu oublié par la mère-patrie ; si l'on pense à tout cela, on ne s'étonne pas de trouver dans sa bouche des cris de vengeance farouche. La douleur rend cruel, le désespoir étouffe la pitié.

D'ailleurs, ce n'est pas sous ces couleurs sombres que l'on aime à se représenter le génie breton et l'on a raison. Ce n'est pas par des chants de guerre désespérés que s'est surtout traduite l'inspiration des bardes populaires. Non, la muse armoricaine est douce, rêveuse et plaintive, bien plus encore que guerrière. Dès que le sang ne coule plus en Bretagne, ou même lorsque la blessure saigne encore, mais que les combattants se reposent, la muse recommence à chanter sur un mode tendre et paisible ; ce sont les vallées mystérieuses, les eaux limpides des rivières, les danses de l'aire neuve et des pardons ; ce sont les fêtes des saints, les yeux bleus des jeunes filles qui l'inspirent :

La première fois que j'ai vu la petite Marguerite, ma gentille amie, elle faisait ses premières pâques dans l'église de la paroisse, dans l'église de Fouesnant, avec les enfants de son âge ; elle avait douze ans alors, et j'avais douze ans aussi :

Comme la fleur jaune du genêt, ou comme une petite églantine au milieu d'un buisson de lande, ma belle brillait parmi eux.

Et cet autre passage :

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche ;
Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis ;
Et moi de lui sourire ; et je n'aime plus qu'elle.

Il n'y a rien d'aussi frais, rien d'aussi délicieusement naïf dans les églogues de Virgile.

Voici maintenant un chant d'une mélancolie étrange. Le sujet, c'est une jeune fille qui se marie contre son gré, avec un homme qu'elle n'aime pas. On trouve plusieurs sônes sur le même thème dans le Barzaz-Breiz. On dirait que pour les poètes bretons aucune douleur n'est plus poignante que celle-là. Il pourrait bien se faire qu'ils soient dans la vérité.

La petite Azénor la Pâle est fiancée, mais elle ne l'est pas à son plus aimé ;
La petite Azénor la Pâle est fiancée ; mais à son doux clerc elle ne l'est pas.

....

On lui apporte une lettre du clerc de Mezléan :

Elle la posa sur ses genoux, et se mit à la lire.
Elle n'en pouvait venir à bout, tant elle avait de larmes aux yeux.

....

Ce soir il n'y a rien de nouveau céans ; mais vos noces auront lieu demain.
Si mes noces ont lieu demain, je m'irai coucher de bonne heure ;
Et je ne me lèverai que pour être ensevelie.

....

La petite Azénor la Pâle pleurait en allant à l'église ce jour-là.
La petite Azénor pleurait amèrement et personne ne la consolait ;
Personne ne la consolait que sa petite servante.
La petite Azénor pleurait auprès de l'autel à midi ;
De l'autel à la porte de l'église on entendait son cœur se fendre.

Qu'on mette de l'art, de l'habileté tant qu'on voudra dans une pièce de vers, jamais on ne parviendra à être aussi touchant que celui qui a chanté Azénor la Pâle.

En voilà assez peut-être pour donner une idée du charme de cette poésie mystérieuse. Voici pourtant un fragment d'une autre chanson intitulée : *Fleurs de mai.* Pour en comprendre le sens, il faut se rappeler qu'un usage existe encore sur les limites de la Cornouaille et du pays de Vannes. On couvre de fleurs la couche des jeunes filles qui meurent au mois de mai ; et l'on chante :

Comme j'allais puiser de l'eau à la fontaine, le rossignol chantait d'une voix douce :
Voilà le mois de mai qui passe et les fleurs des haies avec lui ;
Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps !

Comme la rose quitte la branche du rosier, la jeunesse quitte la vie ;
Celles qui mourront avant huit jours, on les couvrira de fleurs nouvelles.
Et du milieu de ces fleurs, elles s'élèveront vers le ciel,
Comme le passe-vole du calice des roses.

Et plus loin :

Jeff pencha la tête et puis ferma les yeux.
En ce moment on entendit le rossignol qui chantait encore au jardin :
Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps!
Heureuses les jeunes personnes que l'on couvre de fleurs nouvelles !

Tout cela est d'une beauté incomparable. Que les rimeurs de l'école en vogue, que les ciseleurs du naturalisme viennent donc imiter cette grâce et cette fraîcheur. Les muses du Latium, celles des bords de l'Ilissus elles-mêmes, qui se plaisaient tant à fleurir les tombeaux, ont-elles jamais rien produit de plus achevé? C'est merveilleux et désespérant à la fois: est-ce donc dans la voix de l'homme inculte que se trouvent les notes les plus touchantes! est-ce que l'art et l'étude ne font que glacer les sentiments au fond du cœur humain et qu'en tarir la source ?

On croira peut-être que nous parlons d'une époque lointaine quand nous parlons du temps où la Bretagne chantait d'une voix si pure et si attendrissante. Qu'on se rassure: la harpe d'Armorique vibre toujours. Toujours elle jette aux vents chargés du parfum des landes, ses mélodies charmantes, tantôt amoureuses, tantôt guerrières.

Les nouvelles chansons paraissent par centaines aux jours de pardons et dans quelques années, un chercheur actif pourra publier un nouveau recueil. Je citerai seulement quelques strophes d'un chant du *Jeune soldat*, composé pendant la guerre contre l'Allemagne :

Et marins et soldats passaient sans discontinuer, dans nos bourgs et nos villages, en chantant des sônes et des gwerz ;

Ne croyez pas que ce fût sans douleur, et un crève-cœur sans égal qu'ils quittaient tout ce qu'ils aimaient, leur père, leur mère, tous leurs parents;

Leurs compagnons et leur douce amie (toute leur joie, l'objet de leurs désirs), leur village et son clocher élevé, et par-dessus tout leur patrie, la Basse-Bretagne!

Ils ont pleuré à noyer le cœur, en leur faisant leurs adieux; mais le temps des larmes est passé et ils ne songent plus qu'à faire leur devoir:

Et sur les chemins, tout du long, et par les champs de blé jaunissant, partout les hommes leur disaient: « Dieu soit avec vous, les gars! »

Et les jeunes filles les regardaient tristement et plus d'une pleurait.

J'ai dit presque en commençant que la poésie bretonne est surtout une poésie populaire, c'est-à-dire qu'elle est l'œuvre d'intelligences non développées par l'étude. Cela est vrai; néanmoins il est temps de donner l'explication de la réserve que nous avons faite sur ce point. La muse bretonne a eu aussi ses protégés et ses amants parmi les esprits cultivés. Sans parler des poèmes héroïques des bardes du VIe siècle qui appartiennent plutôt aux Gallois qu'aux Bretons armoricains, sans parler des chants sublimes de Taliésin, d'Ancurin et de Gwenc'hlan que l'on ne peut classer parmi les poètes populaires, malgré l'époque lointaine qui a vu paraître leurs œuvres, il y a eu en Bretagne, à une époque très rapprochée de nous, un véritable enthousiasme pour la langue bretonne et pour sa poésie, même parmi les plus lettrés et les plus délicats. Oui, ce furent de beaux jours pour l'Armorique ceux où l'on vit se lever cette jeune phalange d'érudits et d'artistes à la tête de laquelle marchaient les Le Gonidec, les de la Villemarqué, les de Kerdrel, les Brizeux. Esprits pénétrants, cœurs enflammés d'amour pour leur petite patrie, pour sa langue, ses héros, son sol et son histoire, ils entreprirent et réalisèrent cette œuvre colossale, la renaissance, la restauration de la langue bretonne-armoricaine.

Non contents d'y travailler de leurs propres mains,

ils jetèrent un cri d'appel à tous les enfants de ce pays passionnément aimé ; leur cri fut entendu et bientôt on vit se grouper sur leur pas les Luzel, les Prosper Proux, les Le Jean, les Milin, les abbé Henry et tant d'autres. Ce fut toute une armée de littérateurs, de poètes, de musiciens même, qui se prirent à étudier, à écrire et à chanter dans la langue des vieux bardes, et l'on vit apparaître de nouvelles poésies, correctes celles-là, épurées, savamment rythmées et pourtant encore toutes pleines des grâces de la poésie populaire. Ce fut une résurrection. La langue des bardes sortait du tombeau plus pure, plus sembable à elle-même qu'elle ne l'avait été depuis mille ans. Elle s'épanouissait au grand jour dans de jolies strophes rimées avec goût, elle volait d'un bout de la Bretagne à l'autre dans des feuilles que les habitants de la Cornouaille et du Léon s'arrachaient des mains. Elle vivait cette fois la langue bretonne : elle avait son dictionnaire, sa grammaire, sa prosodie ; elle apparaissait belle et forte dans sa forme antique aux yeux de l'Europe étonnée ; elle, méprisée pendant tant de siècles, elle inspirait enfin le respect aux nations savantes.

Victor de Laprade ayant adressé à la Bretagne son hymne sublime, la Bretagne par la voix d'un de ses fils, M. Le Jean, lui répondit dans sa vieille langue. Cette belle page parut dans la plus importante des revues publiées à Nantes, en 1867. Je ne puis résister au désir de vous en citer quelques strophes :

Vous n'êtes pas inconnu, ô maître, sur la terre d'Armor ; votre pays ainsi que le mien est le pays de l'honneur ; le vent qui souffle ici, souffle également chez vous, et avec vous je m'agenouille devant la croix du fils de Dieu.

L'écho des bois sombres est l'inspiration des bardes, et par mes soins, il vous sera envoyé un faix de gui pour vous faire garder le souvenir de mes forêts de chênes, jusqu'à ce que vous veniez les voir un jour à venir.

Je voudrais vous citer encore *la Pélerine de Rumengol,*

de Clec'h; *le Départ d'un jeune soldat,* de Prosper Proux; *le Barde,* de l'auteur de *la Harpe de Rumengol; Môna* de Luzel; mais je n'ai même pas le temps de choisir un épi dans la gerbe d'or de chacun de ces moissonneurs heureux. Est-il rien de plus touchant néanmoins que ces strophes de Luzel?

Dis-moi, connais-tu le pays où comme les fleurs dans les champs, on voit les jeunes filles aux pardons, joyeuses et belles?

Oui, ce pays-là, c'est Breiz-Izell. Ramier bleu qui voles à tire-d'ailes du côté de mon pays, dis, ô ramier, le bonjour à ma douce Môna.

Dis-moi, connais-tu le pays où l'on chante de vieux gwerz et des sônes, le soir, au coin du foyer, en souvenir des exploits des ancêtres?

Oui, ce pays-là, c'est Breiz-Izell. C'est là que je voudrais aller mourir et être enterré un jour, parmi ceux de mon pays, dans leur cimetière.

Celui qui fit ce sône est un soldat triste de cœur et qui mourra de regret du pays, s'il n'est bientôt de retour en Breiz.

Tout le monde a entendu parler de l'élégie sur la mort de Brizeux :

Brizeux est mort, le barde d'Armor! Il est mort pour vivre en un monde meilleur. Chantez le chant de deuil, bois et mer; rossignol de nuit, gémis à haute voix.

Et vous, Marie du Moustoir, sur sa tombe, priez Dieu et la Vierge, et mettez une rose nouvelle au-dessus du cœur du pauvre chanteur.

Puisque je viens de le nommer le chantre de Marie, le barde d'Arzanno, il faut bien que je parle de lui. Car il en était aussi de la phalange bretonne, l'immortel Brizeux; même il y marchait des premiers. Formé à l'école parisienne, il a voulu chanter dans la langue des Celtes; il a écrit le *Telen Arvor,* et jamais il n'a été plus inspiré. Connaissez-vous quelque chose de plus délicatement triste que ces petites stances?

Délaissée sur les rochers de la mer, elle se taisait la harpe d'or,
Son pauvre corps entr'ouvert et ses petites cordes rompues.
A voir une souffrance si grande, mon cœur lui-même se fendit.
Je trouvai en lui une fibre et je l'attachai à la harpe.

C'est en breton que Brizeux a peut-être écrit ses vers les plus tragiques. Lisez les *Conscrits de Plo-Meur,* épisode des guerres du premier empire :

Il fut un temps noir et cruel où tous les jeunes gens disaient malédiction à leur jeunesse ; par bandes en pays français, ils s'en allaient chaque année ; hélas ! ils ne revenaient jamais en Bretagne.

Lorsque ceux de Plo-Meur furent appelés, ils dirent au prêtre : « Voici le jour de l'angoisse, revêtez l'étole blanche et noire pour nous bénir ; » à leurs parents : « Revêtez aussi vos habits noirs et de deuil ; » au charpentier : « Faites pour nous, faites tout de suite une bière. »

Epouvante ! A travers les champs et la lande, on vit ces jeunes soldats porter leur bière ; ils menaient à leur tombe et devant eux le deuil, en chantant avec le prêtre la prière des morts.

Au milieu de la grande lande du Gôz-Ker, à la lisière de la paroisse s'arrêta le deuil ! Là fut la désolation. Dans la bière furent jetés leurs cheveux et leurs ceintures et tout le convoi chanta : *De profundis.*

Le long des sentiers, ils s'en allaient deux à deux, aussi tristes que des trépassés, plus tristes, sans mentir.

Avec Dieu ils sont hélas ! sous la terre ; leurs os sont plus blancs que la cire ; leurs parents affligés sont aussi descendus dans la tombe ; les pères et les fils tous sont morts.

Voici des strophes, il faut en convenir, qui se rapprochent par l'énergie et la grandeur de la poésie du Dante et de Milton.

Et maintenant si l'on se souvient que ces vers que nous venons de citer ne sont que des extraits tirés d'une traduction ; si l'on se souvient que toute traduction, si élégante qu'elle soit, décolore le plus beau poème, on se fera une idée du charme que peut avoir la poésie bretonne pour ceux qui

la lisent dans le texte même. Quelles émotions surtout ne doit-elle pas apporter à ceux qui ont appris cette langue sur les genoux de leur mère, à ceux qui l'ont bégayée tout enfants sur les bords de l'Isole ou du Blavet! La langue bretonne, nous le savons, paraît dure aux oreilles d'un Français qui ne sait que le français; mais l'allemand aussi paraît dur aux oreilles des races néo-latines. S'ensuit-il que la langue de Goëthe et de Schiller manque de poésie? Wagner et Mozart admiraient leur langue : dira-t-on qu'ils manquaient d'oreille?

La meilleure preuve que la langue bretonne est une langue harmonieuse, c'est qu'elle est aimée de tous les Bretons bretonnants, surtout peut-être de ceux qui sont lettrés. Ceux-ci ne connaissent rien, dira-t-on sans doute, à l'harmonie du langage. Expliquez alors comment ceux qui ont aimé le plus passionnément la langue bretonne ont écrit le français d'une manière si délicieuse. Que celui qui raille la dureté de la langue celtique commence par écrire le français comme Brizeux et M. de la Villemarqué; alors nous lui reconnaîtrons quelque droit de les contredire.

Non; langue, musique, poésie, tout se tient, tout émane de la même source chez un peuple; tout est l'expression, l'incarnation du caractère, de l'âme de ce peuple. Voilà pourquoi la musique bretonne offre des mélodies d'une douceur incomparable qui jettent dans le ravissement des maîtres, comme M. Bourgault-Ducoudray, notre éminent compatriote; des mélodies qui formeraient la perle dans un opéra, comme la chanson du *Roi de Thulé,* qui est aussi un chant populaire. Voilà pourquoi la poésie bretonne a de ces chutes ou de ces éclairs qui démontent le critique, qui le déroutent et qui le font se demander : Est-ce de la naïveté? Est-ce du génie? Ou bien y a-t-il quelque part une région, un monde où l'art poussé à son extrême limite

et le cri qui sort simplement d'une âme inculte mais frappée, se rencontrent pour se confondre.

Cependant cette naïveté qui est une puissance, on sera obligé de le reconnaître, cette naïveté après laquelle courent les poètes, les peintres, en un mot les artistes, se rencontre plus abondante, plus répandue, plus substantielle dans la poésie bretonne que dans toute autre poésie. Elle se rencontre dans la poésie cultivée et plus encore dans la poésie populaire. Nous l'avons constaté, je ne ferai pas de nouvelles citations. Il y a à cela une cause, car à tout effet il y a une cause. Et c'est là peut-être ce qu'il est intéressant, mais difficile de rechercher. Cette cause, nous croyons pourtant la trouver dans deux éléments différents : le tempérament breton et le pays habité par les Bretons.

Le Breton a un caractère particulier. Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier son histoire, de l'observer dans le passé. Il suffit aussi de l'observer dans le présent. Le Breton a l'esprit contemplatif, rêveur ; il aime le merveilleux parce qu'il croit instinctivement, naturellement à un autre monde que celui-ci ; cet autre monde il y pense, il y vit à son insu, souvent. Il suit de là qu'il craint peu la mort, ou qu'il la craint moins que les autres pour lui, même quelquefois pour les siens ; il a, d'ailleurs, quelque tendance au fatalisme. Comme il est peu attaché à cette vie, il brave la mort sur le champ de bataille avec un sang-froid étonnant. Comme il rêve une autre existence infiniment plus belle que l'existence actuelle, il se donne peu de peine pour vivre heureux ici-bas. Il ne cherche pas à inventer, à innover ; il vit comme ses pères ont vécu, peu empressé d'agrandir, d'embellir sa maison ou de perfectionner sa charrue. En un mot, il n'a pas l'amour du bien-être dont le monde civilisé est actuellement dévoré. Son insouciance à ce point de vue le fait paraître un peu enfant. Religieux par instinct, il a puisé toute

sa civilisation dans le christianisme ; souvent il ne sait pas lire, mais il a les idées sociales qui font les peuples indestructibles à un plus haut degré que le peuple des grandes villes. Son caractère est généralement doux et un peu triste; son imagination aime à se perdre dans le merveilleux ; à tout âge il aime les contes et les longues histoires au coin du foyer. Les fêtes religieuses, les croix au bord du chemin, les pardons lui sont indispensables, parce que tout cela lui parle d'autre chose que de la réalité terrestre.

Il est évident qu'un tempérament ainsi constitué, mis en présence d'un pays comme la Bretagne armoricaine, devait se développer et se tourner naturellement vers la poésie. Peu préoccupé des jouissances de cette vie, le Breton se trouve en face de la nature, et de quelle nature? Des vallées profondes et vertes, des rivières limpides entre des côteaux sauvages, des landes infinies et brunes semées de champs de blé noir et de tapis de bruyère, des villages cachés sous les vieux chênes; des églises mystérieuses chargées de guirlandes et de dentelles de granit et surmontées de flèches qui lui montrent le ciel; des horizons de montagnes sombres, indéterminées, perdues dans les brumes lointaines; des falaises indestructibles, superbes, hérissées de pointes farouches sur lesquelles les vagues se broient éternellement, tel est le tableau que le Breton rêveur a constamment sous les yeux; et ses yeux, à son insu peut-être, et son âme méditative se nourrissent de cette vue et en demeurent pénétrés. Les impressions s'accumulent dans cette âme peu communicative, elles s'y condensent en quelque sorte; aussi, quand un chant s'en échappe, il va au cœur, comme le cri d'un blessé qui tombe ou celui d'un marin qui aperçoit la terre. Si le Breton a plus d'inspiration, c'est qu'il est plus près de la nature; la nature l'entoure, et moins d'obstacles l'en séparent; il est plus près de la source. C'est lui, lui qui est

près de la nature ; ce ne sont pas les analyseurs de monstruosités qui s'intitulent *naturalistes*. La nature n'est pas où ceux-ci la cherchent. Ce ne sont pas les scories qui sont l'acier, ce ne sont pas les rebuts de la débauche qui sont l'humanité.

La nature, c'est là qu'est la source, car la nature est le poème de Dieu ; c'est la forme tangible sous laquelle s'est réalisé ici-bas le type conçu par l'artiste divin, comme la statue est la forme sous laquelle s'est incarné le type imaginé par le statuaire. Seulement, le poème de Dieu diffère de l'œuvre de l'artiste mortel ; le sculpteur s'est servi du marbre, il ne l'a pas créé ; sa statue n'est pas vivante, tandis que dans son œuvre Dieu a tout créé ; son œuvre vit ; aussi, dans la nature, indépendamment de la forme, retrouvons-nous l'idée et la vie. D'où il suit que, par elle, nous communiquons avec l'Idéal, avec le Créateur.

La nature, c'est donc là que les poètes, les artistes doivent venir puiser leur inspiration. Le champ est immense ; le trésor inépuisable ; il comprend l'univers tout entier, aussi bien ce qui tombe sous nos sens, que ce qui leur échappe par la grandeur, la petitesse ou l'éloignement. La poussière de diamant qui recouvre l'aile du papillon y est comprise comme les millions de mondes qui composent la Voie Lactée. L'enfant, dont le regard s'entr'ouvre, avide d'éblouisssements, y découvrira tout ce qui peut ravir ses yeux ; le penseur au front chargé de nuages y verra des abîmes de merveilles et d'harmonies dont il s'efforcera en vain de sonder la profondeur. A l'œuvre donc, chercheurs d'idéal, amants de la beauté ! ce monde est à vous. Qu'on ne dise plus que l'art et la science se meuvent dans des régions différentes, incompatibles. Plus la science recule les limites des connaissances humaines, plus le domaine de la poésie se développe et s'élargit. A l'œuvre, poètes et artistes ! aucun horizon ne

vous est fermé. Sur les pas de la science, cueillez des fleurs par gerbes et groupez-les en familles; creusez les entrailles de la terre et mesurez l'étendue des torrents de feu qui y circulent et y mugissent; observez le mystérieux principe de la foudre dans les nuages; pesez les corps célestes, comptez-les et suivez leur course silencieuse à travers les espaces sans bornes. Marchez, aucune région ne vous est interdite, car l'objet des efforts de la science, c'est la connaissance de la vérité; le but poursuivi par l'art et la poésie, c'est le beau, et le beau n'est que la splendeur de la vérité.

Mme ve Camille Mellinet, imp. — L. Mellinet et Cie, succrs.




AUG 9 1892
DUE DEC 9 '47
MAY 18 '66 H
CANCELLED
1045679
CANCELLED
CANCELLED
236
Digitized by Google




AUG 9 1892
DUE DEC 9 '47
MAY 18 '66 H
CANCELLED
CANCELLED
Digitized by Google








AUG 9 1892
DUE DEC 9 '47
MAY 18 '66 H
CANCELLED
CANCELLED
CANCELLED
Digitized by Google

